

II, 4.

MORALE ET BIOLOGIE

Le titre d'aujourd'hui est "Morale et biologie", et j'espère vous communiquer un peu de l'intérêt que j'ai eu à préparer ce cours, et à réfléchir de nouveau à ces problèmes sur lesquels des milliers de gens ont réfléchi, sans qu'aucun ne puisse prétendre avoir la solution. En préparant ce cours, j'ai découvert des choses que je n'avais pas réalisées autant, par exemple, Darwin avait lu Kant, et Bergson, connaissait très, très, bien la philosophie et la biologie de langue anglaise. Les problèmes contemporains sont un ressassement des problèmes du 19^e siècle. La science biologique prend son essor au 19^e siècle. Le mot "biologie" apparaît autour de 1800, la biologie des organismes, qui est issue de la médecine, et qui avec Claude Bernard, va s'appeler "la physiologie", connaît autour de 1830, sa première grande théorie scientifique, qui s'appelle "la théorie cellulaire". Cette théorie dit que tous les organismes vivants sont constitués de cellules, que la cellule est l'unité élémentaire du vivant, et que, tous les êtres vivants se reproduisent, à partir d'une cellule, que toute cellule vient d'une cellule. Et, cette même biologie des organismes, connaît à la fin du siècle, d'une part le débat sur la génération spontanée, des organismes, autour de Pasteur et d'autre part, l'élucidation, enfin !, du processus de la reproduction sexuée, la fusion des gamètes est observée sous le microscope aux alentours de 1880. Quant à la biologie des populations, qui est issue de l'histoire naturelle, des Anciens, elle connaît au début du siècle, 1809, avec Lamarck, une première formulation d'une "théorie de l'évolution des espèces", au cours de la première moitié du 19^e siècle, c'est un grand débat entre les partisans du "fixisme", ou du "créationnisme", et les partisans de "l'évolution" ou de la "transformation des espèces", et au milieu du 19^e siècle, Darwin donne une formation décisive de "La théorie de l'évolution". Il n'est pas surprenant que, ces avancées de la biologie aient eu un impact sur la réflexion morale et sur la conception de l'homme qui va avec. Ce

que je vais essayer de montrer ce matin, c'est que les problèmes soulevés au 19^e siècle, sont encore les problèmes que nous posons aujourd'hui, et, qu'ils ne sont pas résolus.

Pour illustration de cette affirmation, je vous propose de jeter un coup d'œil sur la conclusion du document du jour, dans laquelle je mentionne des publications récentes, qui datent de l'époque où Jean-Pierre Changeux, mon collègue du Collège de France, qui m'a reproché de n'être pas assez naturaliste, en oral, de l'époque où Jean-Pierre Changeux présidait le Comité Consultatif National d'Étique Français. Je cite, dans la conclusion, deux ouvrages, l'un qui s'appelle "Fondement naturel de l'éthique", édité par Jean-Pierre Changeux, et un autre, édité aussi par lui-même, qui s'intitule "Une même éthique pour tous ?" Les problèmes posés dans ces ouvrages, sont, d'une part, que la science biologique dit ce qui EST, ce qui en est, des êtres vivants, tandis que la morale dit ce qui DOIT être, comment nous devons nous conduire. Mais, d'une part, l'hypothèse d'un enracinement biologique de nos conduites morales, est hautement plausible, d'autant qu'aujourd'hui les **éthologues** ou les éthologistes, en particulier sur la base de l'observation des primates, en témoigne l'ouvrage de Frantz Deval, que je mentionne dans la bibliographie aujourd'hui, intitulé "Le bon singe, les bases naturelles de la morale", d'autant que, en éthologie, on met en évidence des comportements animaux, très semblables à nos comportements moraux et très évocateurs, en tout cas, de nos comportements moraux. En même temps, l'hypothèse d'une réduction possible de la morale à la biologie, quand elle relève d'une idéologie scientiste, de la supposition qu'il y a un gène de l'altruisme, ou bien de suppositions autour du "darwinisme social", cette hypothèse est manifestement simpliste. Donc, les textes contemporains continuent de poser le problème du passage, entre ce que l'on observe, en fait, en biologie, et les règles morales que l'on se donne. Ces textes contemporains posent aussi le problème de l'irréductibilité ou non, du pluralisme éthique. L'esclavage, a été justifié moralement, dans certaines sociétés. La castration pour faire des chanteurs mâles à la voix élevée, à la voix de soprano, a été admise, et même approuvée positivement, dans certains contextes sociaux. Le crime d'honneur, encore aujourd'hui, est reconnu comme "ce qu'il faut faire", dans certaines sociétés, ce qui est bon ici, est puni là... Y a-t-il dans ce contexte pluraliste, la possibilité d'envisager une morale universelle, sur laquelle tout le monde se mettrait d'accord ?

Enfin, ces textes posent aussi, moins directement mais tout de même, la question de l'influence de la physiologie sur nos conduites morales. Que notre physiologie influence nos comportements moraux, c'est une évidence quotidienne. Dans le contexte de mon activité médicale, j'ai connu un Algérien qui avait fait partie des brigades de répression des bandes islamiques, et il racontait que, avant de partir en opération, on leur faisait prendre un médicament de la famille des benzodiazépines, c'est-à-dire un tranquillisant, qui avait le double avantage de les désinhiber pendant l'action, et d'induire une relative amnésie, après l'action. Nous n'avons qu'à nous référer au comportement agressif des conducteurs alcoolisés, pour avoir l'analogie dans la vie civile, et pas du tout dans la guerre, de ce genre de manipulations.

Dans ce qui suit, je vais prendre le mot "morale" et le mot "éthique" pour synonymes, ou à peu près synonymes, comme le font à peu près tous les auteurs dont je vais parler. Beaucoup de gens se sont évertués à distinguer deux sens différents, en les répartissant sur ces deux mots. En fait, l'usage montre que, chacun des deux mots a les deux sens. Quels sont ces deux sens ? La morale ou l'éthique, c'est d'un côté les mœurs, - le mot "éthique" vient du mot grec "mœurs" et son correspondant moral, vient du latin "mœurs" qui traduit le mot grec - , les mœurs, c'est la morale que l'on a en fait, c'est-à-dire les règles que l'on suit en fait, dans sa conduite. Ainsi, je pourrais vous dire qu'il fait partie de mon éthique de médecin, de refuser de collaborer à des exécutions capitales, c'est un fait. C'est ma morale de fait, et j'ai dit "morale" ou "éthique" indifféremment. Mais, l'autre sens, est un sens qui se distancie du premier, l'autre sens du mot "éthique" ou "morale" c'est le sens "philosophie morale", ou "réflexion éthique", c'est-à-dire problématisation des règles de conduite morale, et interrogation sur les bonnes normes de la conduite, les bonnes règles qu'il faudrait suivre, donc, un aspect positif, un aspect normatif. Je rappelle aussi, pour introduire dans un certain contexte le problème dont je parlerai, - je rappelle aussi qu'il y a deux façons de se poser le problème moral, dans une situation donnée - : dans une situation donnée, on peut se poser la question "Qu'est-ce qui est bon ? Qu'est-ce qui est le mieux à faire ?", et on adopte par cette seule façon de se poser le problème, une attitude qui a été adoptée par ce que l'on appelle les "morales du bien", ou les morales du moindre mal, ou encore les morales **téléologiques**, celles qui visent, comme but, de promouvoir le bien. Ces morales sont aussi appelées aujourd'hui, "des morales conséquentialistes", parce qu'elles

nécessitent que l'on se préoccupe des conséquences des actes que l'on pose, et pas seulement de l'acte lui-même. Quelles conséquences, l'acte va-t-il entraîner ? Et ces conséquences sont-elles bonnes ? Est-ce que je les approuve ?

Le promoteur de la grande lignée des morales du bien, dont fait partie l'utilitarisme britannique, le promoteur de cette grande lignée, c'est Aristote, et la plupart des tenants de cette morale du bien, adoptent comme critère du bien, comme ce qui permet de reconnaître ce qui est bon, ou ce qui est le meilleur : le bonheur. Une certaine plénitude, un certain contentement qui indiquent, à l'être qui agit que cela est bon, en fait. L'autre façon de se poser le problème moral, dans une situation donnée, est de se demander, "Qu'est-ce que je dois faire ?" C'est la façon kantienne de poser le problème moral, et Kant était très conscient que c'est une façon "différente" de la façon traditionnelle des morales du bien. "Que dois-je faire ?" Et Kant répond à cette question, par, - vous connaissez "l'impératif catégorique", dont il existe plusieurs formulations différentes, et je vous donne dans l'introduction ici, l'une des formulations, qui m'intéresse parce que, c'est celle à laquelle Darwin se réfère -, "Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature". Imagine que c'est toi qui fais la loi de la nature, et, agis seulement si, la loi que tu prescris à la nature, est viable." "Viable", signifie chez Kant "non contradictoire".

Le mal, dans la perspective de Kant ou de cette seconde lignée de morales, qui sont des morales formelles, le mal est une contradiction dans la forme, une contradiction dans la manière de vouloir. Et Kant donnait volontiers l'illustration, "quand je suis tenté de mentir, si je m'arrête une seconde et que je m'imagine que ce soit une règle universelle, que l'on peut mentir pour se tirer d'affaire, si c'est une loi universelle, je m'interdis la possibilité de mentir ! Personne ne me croira, si c'est une loi universelle, que l'on peut mentir pour se tirer d'affaire, personne ne croira personne, et donc, je ne peux pas poser cela en loi universelle, ce serait contradictoire, ce qui veut dire, "je ne dois pas mentir". Je dois me conformer seulement à des règles qui peuvent être universalisées". Ce mot "universalisé", n'est pas vain. Nous allons retrouver le problème de l'universalisation tout au long. Ces morales-là, morales formelles, sont aussi appelées "déontologiques", une morale du devoir, et on est étonné de voir Darwin, citer avec emphase, le célèbre passage de Kant, sur le devoir, vous vous souvenez ?, dans la "Critique de la raison pratique",

"devoir, mot grand et sublime, toi qui ne renferme rien d'agréable, rien qui s'insinue par flatterie etc., mais qui exige la soumission". On se soumet au devoir.

Une autre manière de présenter les morales du devoir est de dire que, elles préconisent l'adoption d'une règle du jeu, entre partenaires, sans s'occuper du contenu des règles, mais, les règles doivent respecter une certaine forme, qui est la forme de l'universalisabilité. Curieusement, Darwin glisse d'une morale du bien à une morale du devoir, en apparence au moins, lorsqu'on le lit. Lorsqu'il dit, dans le livre "L'ascendance de l'homme", au chapitre trois, que, "le sens moral est le plus noble attribut de l'homme", par sens moral, il entend le sens du bien, mais, il récuse absolument que l'on utilise comme critère du bien le bonheur. Quand on élève un enfant, on l'élève pour son bien, pas pour son bonheur, et quand on le punit, on le punit pour son bien et pas pour son plaisir. Le bien pour Darwin est différent, distinct, de la jouissance, et le sens moral, chez Darwin, sera par exemple, ce qui pousse un être humain à risquer sa vie ou à sacrifier sa vie, pour ses frères, pour ses congénères, "par devoir", et c'est là qu'il cite Kant. Darwin dit aussi, dans le même chapitre, "comme le disait Kant, je ne veux pas violer dans ma personne, la dignité de l'humanité".

Kant, ne voulait pas d'une morale du bien, parce que, notait-il, mais Aristote l'avait déjà noté, "nous avons tous du bien des idées différentes", et donc l'universalisation de la morale est pratiquement impossible, dans les morales du bien. Si Darwin passe à une morale du devoir, c'est qu'il rêve d'une morale universelle, qui se pose la question de la possibilité d'une morale universelle de l'espèce humaine. Alors, j'ai aussitôt mis de bornes à cette universalité, "une morale universelle de l'espèce humaine". Les autres moralistes, à qui Darwin se réfère, sont Adam Smith, David Hume et – il est d'accord avec les deux premiers –, et John Stewart Mill, avec qui il est en désaccord. J'ajoute Rousseau pour compléter le tableau d'arrière-plan, sur lequel ensuite, nous allons planter les personnages de l'histoire.

Je cherche à mettre en contraste, le naturalisme du 18^e siècle, et le rationalisme kantien, qui sont des intuitionnismes de la morale, pour mieux montrer les efforts du 19^e siècle, à trouver un naturalisme moral, évolutionniste, et échoués dans cette tentative, échoués partiellement. Le sens moral, pour Darwin, je viens de le dire, c'est l'intuition du bien, l'intuition de ce qu'il faut faire. Cette intuition, David Hume, la faisait dériver, d'une "tendre sympathie pour les autres et d'un généreux

intérêt pour notre genre et notre espèce", c'est le passage que je vous cite, pour illustrer l'introduction dans le document d'aujourd'hui.

Adam Smith commence son livre intitulé "La théorie des sentiments moraux", avec un chapitre sur la sympathie, et, il appelle "sympathie, ce qui nous fait partager ou ressentir les émotions des autres", que cela soit des émotions de douleur, ou des émotions de joie, quand ce sont des émotions de douleur, il s'agit... la sympathie s'appelle "compassion". Pour Hume comme pour Smith, ces sentiments sont naturels et innés chez l'homme. Rousseau appelle le sens moral, non pas un sentiment, mais il l'appelle "la conscience". Vous vous rappelez ? "La conscience, principe inné de justice et de vertu" ?, donc la conscience morale, chez Rousseau, est aussi innée. Vous vous souvenez aussi, dans le même texte de "L'Émile", c'est la profession de foi du vicaire savoyard, c'est très connu, que Rousseau dit, "les actes de la conscience ne sont pas des jugements mais des sentiments". Il dit encore que "la conscience est naturelle, et non rationnelle", je vous ai, je crois, cité un petit texte de Jean-Jacques, qui insiste sur cet aspect, je lis : "Trop souvent la raison nous trompe. Nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser, mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme, elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps, qui la suit obéit à la nature et ne craint point de s'égarer". Suivre la nature, suivre sa conscience, une seule et même chose, et suivre sa conscience, ce n'est pas écouter sa raison !, mais écouter son cœur ! Écoutez votre cœur !

En face, de ces moralistes, Kant comme Rousseau tient qu'il n'est pas besoin pour agir moralement, d'être un grand savant ni un grand philosophe, parce que nous avons en nous-mêmes, tous, une capacité à "discerner ce qui est bien". Mais, aux yeux de Kant, celui qui a une bonne volonté, c'est-à-dire celui qui cherche à agir bien ne doit pas consulter son cœur, il doit consulter sa raison. C'est la raison qui fait que nous ne nous égarerons pas, et c'est la citation que je vous disais, "La raison vous fait faire ce petit raisonnement : imaginons que tout le monde agisse de la même manière et que cela soit une loi universelle de la nature, c'est pas viable donc ce n'est pas moral", c'est pas rationnel donc ce n'est pas moral.

Pour tous ces auteurs, le sens moral est donc naturel, et, la philosophie d'arrière-plan, de ces auteurs de la fin du 18^e et du début du 19^e siècles se rattache à ce que l'on a appelé la "théologie naturelle", c'est-à-dire une philosophie qui prend pour principe, qu'il y a "un ordre du monde naturel", qui résulte de sa création par un

dieu, cohérent, raisonnable, qui mettant un ordre dans la nature, nous a aussi donné le sens naturel de ce qui doit être le "bon" ordre.

Je fais un saut à la fin du 19^e siècle, un siècle plus tard. John Stewart Mill, à peu près contemporain de Darwin, John Stewart Mill, dans son "Essai sur la nature", argumente que, les Anciens, Platon, Aristote, les Épicuriens, tous les moralistes de l'Antiquité, de la grande tradition philosophique, ont chéri, comme maxime morale, la maxime "naturam sequi", suivre la nature, il faut suivre la nature ! Or, Mill argumente, "la nature ne peut pas être un guide d'action". Pourquoi ? Cette maxime, dit-il, "suivre la nature", en morale, ou bien c'est un truisme, c'est-à-dire ou bien la maxime dit, "vous êtes comme vous êtes, les choses sont comme elles sont, et vous n'y pouvez rien, soyez qui vous êtes et laissez les choses être ce qu'elles sont" mais à ce moment-là, ce n'est pas une maxime morale, parce que cela supprime la distance en "ce qu'il faut faire" et "ce qui est", ou bien alors, la maxime, profère une contre-vérité, elle nous dit, "la nature fait bien les choses, dans le doute, laissez faire la nature", mais c'est faux ! La nature ne fait pas bien les choses, la nature fait souffrir des enfants, la nature est cruelle, la nature est souvent laide, il y a dans la nature des HORREURS ! Si dieu existe, et qu'il est l'auteur d'une nature pareille, ou bien il est méchant, ou bien il n'est pas tout puissant, et nous devons l'aider à rattraper les bévues de la nature. "Dieu a besoin d'aide", c'est une des maximes de Mill, et, son attitude à lui sur laquelle il pense que, à la fin du 19^e siècle la plupart des gens s'accordent, c'est "nous devons améliorer la nature, non pas la suivre, nous devons contribuer à l'amélioration des choses et le progrès de la connaissance nous aide à améliorer la nature". Entre les moralistes précédents et cette position de Mill, Darwin est passé, "La théorie de l'évolution" est passée. On ne peut plus croire que la nature est parfaite, on va continuer d'essayer de le croire, on va continuer de parler d'équilibres écologistes etc., mais, il y a quelque chose de fêlé, dans la théologie naturelle.

Au tournant du 19^e et du 20^e siècles, tout à la fin du 19^e siècle, apparaît, tout au début du vingtième plus exactement, apparaît le livre de George Moore, Principes éthiques, "Principia Ethica", ce livre dénonce le naturalisme éthique, et Moore reproche de façon véhémente, à Spencer, qui se réclame de Darwin, d'avoir popularisé une éthique évolutionniste qui sous-entend que tout ce qui va dans le sens de l'évolution est "bon", et que la fonction de l'éthique est de nous enseigner ce

qui apporte le succès dans la lutte pour l'existence. Moore affirme avec force que, argumenter, c'est bon, parce que c'est naturel, est une faute de raisonnement ! Passer de "ce qui est" à "ce qui doit être", dire "c'est bon parce que la nature fait comme ça", c'est une faute de raisonnement, et beaucoup d'auteurs ensuite, influencés par cette affirmation de Moore ont accepté de dire que le naturalisme éthique est une erreur. Poincaré, le mathématicien Poincaré reprendra au début du 20^e siècle que, d'une affirmation à l'indicatif, les choses "sont" de telle façon, on ne peut jamais déduire logiquement une phrase au subjonctif ou à l'impératif, c'est-à-dire un impératif moral, "il faut que les choses soient comme ça", puissent-elles être comme ça, on ne peut pas déduire la règle morale de la constatation de ce qui est. Et pourtant... Le naturalisme éthique a survécu à la fois au débâlement par Darwin, qu'il y a du mal dans la nature, et, à la critique que les philosophes ont fait de la position naturaliste. Comment est-ce que ça s'est passé ?

Le plan que j'adopte est un plan à peu près chronologique.

Un, l'époque victorienne, dans le monde anglo-saxon, deux, l'entredeux Guerres mondiales, sur le continent européen, j'aurais dû dire "chronologique et géographique", et trois, la fin du 20^e siècle, dans l'ensemble du monde qui discute de ces questions morales et philosophiques, et la scène s'est beaucoup étendue puisqu'il y a des organisations internationales, l'UNESCO, l'Organisation des Nations Unies, au sein desquelles ces questions effectivement, sont discutées.

Mais d'abord nous partons de Darwin et j'essaie de montrer comment Darwin a soulevé un problème dont ensuite on a mis deux siècles à élaborer les termes, sans que la solution aujourd'hui, apparaisse de façon évidente. Quel est le problème ? Ce problème est posé dans l'ouvrage intitulé "La descendance de l'homme et la sélection sexuelle", et il est élaboré en plusieurs étapes. "L'espèce humaine, nous dit Darwin, est une espèce sociale", et il y a d'autres espèces sociales, et les espèces animales sociales, connaissent l'entraide, entre leurs membres. On voit, dans les troupes de moutons, dans les bandes de loups, que les individus sont susceptibles d'émettre des signaux pour avertir leurs congénères d'un danger, quand le danger approche, ou, que les animaux sont capables de se rendre service mutuellement, exemple : l'épouillement, chez les singes. Les loups chassent en bande organisée, et on est plus efficace pour chasser en bande organisée que tout seul... Bien sûr, il y a des contre-exemples, ces exemples d'entraide animale, on voit des troupes

abandonner leurs blessés, quand les troupeaux sont en fuite. Mais, les preuves d'entraide, aux yeux de Darwin, sont plus fortes que les preuves de non-entraide. Par exemple, il cite des preuves de sympathie entre animaux pour un animal qui souffre, même chez les oiseaux. Des preuves d'héroïsme que les femelles montrent en défendant leur progéniture, on trouve même, dit-il, chez certains animaux, des traits qui évoquent une conscience morale semblable à la nôtre, c'est-à-dire une capacité à éprouver la honte !, pour un acte commis, on le voit, dit-il, chez les chiens domestiques qui font certaines choses en manifestant une certaine honte à l'égard de leur maître de l'avoir faite. Aux yeux de Darwin, il est peu vraisemblable que ces conduites s'expliquent à la façon des morales du bonheur, par la recherche du bien-être ou du plaisir, ces conduites s'expliquent autrement, elles s'expliquent par le dévouement à la collectivité, le sens "altruisme", le sens de l'autre.

On peut penser, deuxième étape de l'argumentation de Darwin, on peut penser que, la sélection naturelle a favorisé les groupes où les individus s'entraident, et que, cela a développé la sympathie entre les membres du groupe, en même temps que la sympathie existant entre les membres du groupe, favorisait la cohésion du groupe et donc la sélection. Donc il y a eu un cercle vertueux qui s'est établi, là, et, il a pu se greffer là-dessus, sur ce cercle, l'un encourageant l'autre, des habitudes de groupe comme des habitudes "réglées" de groupe, comme l'habitude de poster des sentinelles pour avertir la communauté d'un danger. Darwin va jusqu'à admettre l'hypothèse de Lamarck, que ces habitudes pourraient ensuite devenir innées, et il admet la transmission de l'acquis, dans ce cas-là. Il note aussi que l'on voit chez certains groupes animaux, des conflits moraux, chez les individus, par exemple, chez les hirondelles, l'instinct migrateur, à l'automne, quand l'automne commence tôt et que les petits ne sont pas complètement élevés, entre en conflit avec l'instinct maternel, et, il note que dans ce cas-là, l'instinct migrateur l'emporte sur l'instinct maternel, c'est-à-dire l'hirondelle abandonne ses petits et migre, autrement dit, elle privilégie la survie du groupe, elle part avec le groupe. L'homme étant comme on l'a dit "un animal social" présente aux yeux de Darwin, les qualités communes aux espèces sociales, c'est-à-dire cette "sympathie de groupe", et, en plus, dit-il, "l'homme a une propension à chercher l'approbation de ses semblables", c'est un point sur lequel Bergson va insister beaucoup, plus tard, "la dépendance par rapport au jugement d'autrui", qui renforce la cohésion. À ce point, l'argumentation de Darwin bute sur un problème. "Nous n'avons, dit-il, jusqu'à présent, par encore abordé le

point fondamental sur lequel pivote toute la question du sens moral". Comment résolvons-nous nos conflits moraux ? Par exemple, un homme se noie devant moi, est-ce que je me jette à l'eau pour le ramener sur la rive, au mépris de ma propre conservation, ou est-ce que "pour" ma propre conservation, je me garde bien de me jeter à l'eau ? Il donne aussi l'exemple des prisonniers, qui se laissent mourir pour ne pas trahir leurs camarades, et, il nous dit que, la vie en société nous accule, constamment à des conflits entre le service du groupe et le service de notre propre survie... Comment résolvons-nous ces conflits ?

Au chapitre trois de "La descendance de l'homme", il conclut, en gros, comme ceci, qui concerne un passage de la nature à la culture, "Les philosophes, dit-il, ont voulu, - certains philosophes comme Mill, qui reprend la tradition des Anciens -, ont voulu fonder la morale sur une forme d'égoïsme". Darwin va contre cet égoïsme, il est en désaccord, il affirme officiellement un désaccord avec Mill, les conduites morales sont, depuis toujours et primitivement, à ses yeux, celles qui vont dans le sens du bien de la communauté, pas du bonheur de la communauté, non plus, mais du bien de la communauté, c'est-à-dire de sa survie. La sympathie communautaire est instinctive, au départ. Elle est normalement renforcée par l'approbation des autres, elle permet que s'inculquent, chez les individus, des habitudes qui s'ajoutent à l'instinct, qui prolongent l'instinct, mais au point de départ, c'est un instinct, et, la vie sociale, permet d'étendre cette sympathie à tous les membres du groupe, et le groupe s'agrandissant, à un nombre croissant d'autres êtres humains, voire à des animaux. Mais ça c'est une acquisition culturelle.

Darwin suggère donc qu'il y a une transition possible et douce, de l'instinct à la culture en passant par l'habitude, qui devient instinct. Et, il pense que, on peut supposer que les tendances morales sont héréditaires lorsque ces tendances morales sont issues de cette sympathie de groupe. Il dit aussi, toujours dans ce troisième chapitre "qu'il n'y a de l'animal à l'homme qu'une différence de degré", dans ce dévouement au groupe et dans la nécessité que cela entraîne de rencontrer des conflits et d'avoir à les résoudre. Au chapitre cinq du même ouvrage, chapitre cinq qui est intitulé, "Sur le développement des facultés morales et intellectuelles pendant les temps primitifs et civilisés", Darwin repose le problème. Il leur pose d'une façon plus aigüe, en disant, je simplifie, ceci : la vie sociale développe des vertus de fidélité, de courage, de sympathie et les gens, les braves membres de la vie sociale, qui sont "généreux", vont se faire tuer pour les autres. Du point de vue de la

sélection naturelle, c'est contre-performant, on ne va pas perdre les meilleurs !
Quelles sont les étapes hypothétiques du processus ?

Si, un individu en aide un autre, cet autre va l'aider. Il y a "réciprocité de l'entraide", et cette réciprocité renforce le lien social, un renforcement plus puissant vient s'ajouter à cela, qui vient de l'approbation et du blâme. Les êtres humains sont éminemment susceptibles à l'émotion de honte, quand ils ne souscrivent pas à la loi de la communauté, et Darwin d'affirmer, "faire le bien aux autres, faire aux autres ce que l'on voudrait qu'ils vous fassent, c'est la pierre de fondation de la moralité". C'est aussi une idée qui est exprimée dans le petit texte que je vous ai cité dans le document, "les instincts sociaux, principe fondamental de la constitution morale de l'homme, aidée par les puissances intellectuelles actives et les effets de l'habitude, conduisent naturellement à la règle, "fais aux hommes ce que tu voudrais qu'ils te fassent à toi-même", principe sur lequel toute la morale repose". Darwin identifie la morale avec ce que l'on appelle, "la règle d'or", "fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent", et, il dit que, "les instincts innés de l'homme conduisent naturellement, par la vie en groupe, à la morale".

L'autre texte que je vous ai cité ici, je le lis, dit ceci, "il ne peut pas y avoir de doute qu'une tribu, renfermant beaucoup de membres, possédant à un haut degré l'esprit de patriotisme, fidélité, obéissance, courage et sympathie, toujours prêts à s'entraider et à sacrifier au bien commun, l'emportera sur la plupart des autres et ce serait là une sélection naturelle". Donc, le groupe qui s'entraide va être sélectionné par la sélection naturelle, il continue, "de tout temps et dans le monde entier, des tribus en ont supplanté d'autres ; et la moralité étant un des éléments de leur succès, le nombre des hommes chez lesquels son niveau s'élève tend partout à augmenter", voilà une interprétation optimiste ! Les groupes qui s'entraident sont sélectionnés naturellement, et comme ils contiennent plus de gens qui s'entraident c'est-à-dire plus de gens bons, que les autres, les gens bons, vont être sélectionnés. Ensuite, Darwin dit qu'il y a un renforcement par les religions, par les idéologies, etc., Mais !, mais, dit-il, et un doute surgit alors, dans ce chapitre cinq de "La descendance de l'homme", cela ne signifie pas que le progrès soit automatique, c'est-à-dire la sélection naturelle agit un peu au hasard, selon les circonstances..., et, on a par ailleurs, des arguments, qui ont été formulés par Wallace, par Galton, donc l'entourage de Darwin, pour dire que, les effets de la civilisation sont aussi d'atténuer de nuire, à la sélection naturelle, ainsi les gens civilisés construisent des asiles où ils

mettent les attardés mentaux, les infirmes, les malades, et ils prolongent ainsi leur existence, alors que la sévérité de la sélection naturelle devrait les supprimer. Les sociétés civilisées font des lois sur la pauvreté et viennent en aide aux plus pauvres, qui, si la sélection naturelle, brutale, s'exerçait, devraient disparaître. La médecine conserve les gens âgés, dit Darwin, et c'est contraire à, cela va contre la sélection naturelle, et nous avons inventé la vaccine ! Nous vaccinons les enfants, ce qui les empêche d'attraper la variole, or la variole était un instrument, la sélection naturelle. Cela, dit Darwin, résulte bien de nos instincts sociaux, et de la sympathie et de l'entraide entre les hommes, et c'est contre-performant, du point de vue de la sélection naturelle. Nous avons donc une espèce de contradiction, l'entraide est à la fois bonne et pas bonne, du point de vue de la sélection naturelle. Le fait constaté que, les sociétés civilisées prennent des mesures qui atténuent la sélection, est aggravé par le fait que, note Darwin, toujours dans le même chapitre, "les personnes les plus géniales dans un groupe sont souvent sans descendance, ou avec une descendance très faible, alors que les couches sociales basses se reproduisent fortement". Euh... ces idées-là viennent à Darwin en partie de la lecture de Malthus, et contribuent à ce qu'il affirme, que de plusieurs manières, la civilisation fait aussi échec à la sélection naturelle. Il donne d'ailleurs un curieux exemple, il dit, "imaginons une société qui serait composée de mille Irlandais et mille Écossais", c'est-à-dire mille Celtes et milles Saxons, au bout de douze générations, les Irlandais auront proliféré, ils font plein d'enfants les Irlandais, - au départ c'est 50/50 —, au bout douze générations les 5/6° de la population seront Celtes Irlandais, mais ils seront pauvres, et non-éduqués, et le 1/6° Saxon, sera riche et bien éduqué... Euh... la préoccupation de Darwin, et elle a été souvent soulevée, est là que, la lutte pour l'existence est marquée par un déséquilibre, entre la rapidité de la multiplication des populations et le taux de production des richesses, qui progresse beaucoup moins, de sorte que, quand une population se multiplie très vite, les richesses étant insuffisantes pour la supporter, elle est plongée dans la misère et, finalement décimée par le manque de subsistances, d'où toutes sortes de malheurs, pauvreté, infanticides, etc. Mais Darwin, dans ce chapitre au moins, ne s'attarde pas à, et d'une façon générale, il ne s'attarde pas à cette constatation et conclut que, en gros, d'une façon générale, le progrès par sélection naturelle, est, je cite "plus général que la rétrogradation". Tous comptes faits le monde est tout de même relativement dans le bon sens, il va dans le bon sens, c'est-à-dire dans le sens de la sélection des

meilleurs citoyens, dans les sociétés humaines, de la "sélection biologique" des meilleurs citoyens.

Je m'arrête un instant pour considérer deux auteurs qui sont dans la postérité de Darwin, et qui représentent une évolution optimiste de sa réflexion. Ces deux auteurs sont dans ma bibliographie, et j'ai cité deux petits passages de leurs ouvrages. Un passage de Spencer, "une coopération sociale harmonieuse implique cette limitation de la liberté individuelle, qui résulte du respect sympathique pour la liberté des autres", autrement dit, Spencer conçoit que, il y a un prix à payer pour la coopération de groupe, et ce prix à payer c'est, la coercition, la limitation des libertés individuelles, mais, il pense que, tous comptes faits, il vaut la peine de payer de prix et la coopération est possible, et harmonieuse. Je cite-là un passage d'un livre de Herbert Spencer, qui est ses "Principes d'éthique", en deux volumes, paru à la fin du 19^e siècle, ... (je me suis trompée, ce n'est pas 1879, c'est 1893, excusez-moi). En fait, Spencer tend à diviser l'histoire de l'humanité en deux périodes, une période militaire, la première, et une période industrielle, la seconde, qui commence au 19^e siècle, dont on voit les prémices à l'époque de Spencer, à son avis, et dans la première époque du développement des sociétés humaines, cette période militaire, ce qui prévaut, est la coercition de l'État, des institutions politiques, qui forcent le sacrifice des individus à la discipline collective, sacrifice qui donc, n'est pas spontané. Mais, dans la période industrielle, qui est en train de naître, on trouve un compromis, entre les nécessités de servir le bien commun et ce que réclame l'individualisme, les intérêts individuels, et on le trouve apparemment sans grande difficulté, donc "le passage est possible", aux yeux de Spencer, et il ne commente pas davantage.

Le prince Kropotkine, c'est un prince Russe, anarchiste, qui fut arrêté en Russie, suite à un voyage qu'il avait fait à l'étranger, qui a réussi à fuir, qui s'installa en Suisse, où il chercha à diffuser des idées révolutionnaires, il se fit expulser de Suisse, s'installa en Savoie, où il fut arrêté, un grand procès, on l'a mis en prison, en France, un procès à Lyon, on l'a relâché au bout de quelques années, il a alors migré en Angleterre, il s'est installé en Angleterre, il n'est rentré en Russie que pour la Révolution russe, en 1917, et il est mort quelques années plus tard. Il est connu pour un livre qui s'appelle "Paroles d'un révolté", et des livres sur l'anarchisme, mais il est connu aussi pour ses livres qui s'appellent "L'entraide", 1906, et "L'éthique", qui est un livre que l'on a publié après sa mort, à partir de notes, il n'est pas tout à fait

achevé, qui est une espèce d'histoire de la morale dans la perspective d'un "communisme naturel". La grande idée de Kropotkine, c'est que, l'espèce humaine est une espèce sociale, où l'entraide est naturelle et spontanée, et si on laisse faire la nature, au lieu de l'entraver, si on laisse faire la nature, on aboutit tout doucement, au communisme, à l'entraide universelle. C'est là typiquement, la dérive optimiste post-darwinienne, la compréhension de l'idée darwinienne, d'une espèce sociale qui doit faire avec les obligations de la vie en société, mais qui voit cette vie en société comme étant coopérative au départ, et pouvant étendre la coopération à l'ensemble de l'humanité.

Thomas Huxley, a été, est resté, un grand ami de Darwin, il était un peu plus jeune que Darwin, à peu près quinze ans de moins, et au moment où le livre, le premier grand livre "L'origine des espèces", est sorti, et où Darwin n'avait pas très envie d'affronter les controverses publiques qui se sont élevées dès la sortie de son livre, c'est Huxley qui est monté au créneau, et qui s'appelait lui-même "le bulldog" de Darwin, "Darwin's bulldog", il est allé faire des conférences un peu partout, il a fait la contradiction dans les assemblées pour défendre la position darwinienne. C'était un esprit extrêmement acéré, assez voltairien, qui jubilait en sortant de ses conférences de promotion de la pensée de Darwin, en disant "quand je suis sorti de la conférence, ils croyaient tous qu'ils étaient des singes !", et c'était un grand admirateur de Voltaire. Nous le trouvons ici dans le texte que je vais mentionner, à la fin de sa vie, où il est malade, où il s'est retiré dans une petite maison au bord de la mer, et où, dit-il, il cultive son jardin, comme Candide. Il est invité, à la fin de sa vie à donner à Oxford une conférence sur le thème "Évolution et éthique". C'est un professeur d'Oxford, le professeur George **Romanes**, qui venait de créer cette série de conférences, et qui a eu l'idée, pour sa première année de conférences, d'inviter deux orateurs, William Gladstone et Thomas Huxley, qui depuis dix ans se bagarraient dans une revue, par épistoles interposés, au sujet du récit biblique de la création, de sa valeur scientifique, etc., l'un défendant l'orthodoxie chrétienne, Gladstone, et l'autre défendant le naturalisme scientifique, Huxley, et l'enjeu était sérieux, l'enjeu était : "Qu'est-ce que l'on va mettre dans les programmes pour les étudiants à Oxford ? Qu'est-ce que l'on va enseigner à Oxford ? La Bible ou Darwin ?" Controverse encore d'actualité de nos jours aux États-Unis...

Huxley donc prépare sa conférence, il la prépare très soigneusement, il n'était pas aussi à l'aise que Gladstone, à Oxford, il n'avait pas été professeur à Oxford,

donc il prépare une conférence qui, lorsqu'on la lit, est d'un style éblouissant, un anglais admirable, c'est enlevé, et dans cette conférence, il fait une sorte d'histoire de la morale, à grands traits, en montrant que, il n'y a pas que la morale occidentale et que les traditions occidentales en morale, il y a aussi toutes les traditions orientales en morale, et, une fois passées en revue ces grandes traditions morales, il pose le problème qui, dit-il, n'a été résolu par les traditions morales qu'en y tournant le dos, qu'en refusant de le voir, qu'en refusant d'ouvrir les yeux, ou en se donnant des illusions.

À la fin du siècle, car cette conférence est donnée en 1893, l'Angleterre dont la reine est la reine Victoria, l'Angleterre victorienne, subit les conséquences de la révolution industrielle, il y a des mouvements sociaux, une grande pauvreté de beaucoup, mais aussi des avancées sociales, par exemple l'accès des travailleurs au droit de vote, le suffrage n'est plus censitaire, on peut voter même si on a de faibles revenus. C'est une Angleterre dans laquelle on fait de grands efforts pour repenser l'organisation sociale, toutes sortes de mouvements socialistes existent, et dans laquelle on fait aussi beaucoup d'efforts pour populariser la connaissance scientifique avec l'idée que, "la connaissance scientifique peut aider à penser le mouvement social". C'est dans ce contexte que, Huxley prend la parole, donc en 1893. L'année suivante, au cours de l'année qui suit, il rédige ce qui s'appelle "Prolegomena" c'est-à-dire une introduction des "Prolégomènes", à sa conférence et les "Prolégomènes" et la conférence sont publiés ensemble en 1894, lui-même meurt en '95. J'ai dit qu'il est vieux et malade, qu'il cultive son jardin..., on peut penser aussi qu'il y a une certaine tristesse chez cet homme car il a perdu sa fille, Marianne, quelques années plus tôt. Donc il a compris un certain nombre de réalités, de... la sélection biologique, de la sélection naturelle.

Que dit Spencer dans sa conférence ? La conférence commence comme une espèce de poème, "imaginons que, nous grimpons à un arbre, et nous nous promenons dans les branches d'un arbre, c'est un arbre imaginaire", et nous voyons le monde, à travers les feuilles de l'arbre, et tout est beau, merveilleux, et puis, nous redescendons de notre arbre, nous tombons sur la Terre, et nous nous rendons compte que cela n'est pas si merveilleux que ça. Ce n'est pas si merveilleux que ça, beaucoup de choses vont mal, sur cette Terre, et pour arranger ça, les Grecs ont inventé des théodicées ou la tradition occidentale a inventé de théodicées, et les Orientaux ont inventé, dit-il, des "**cosmodicés**", des récits de la façon dont les

choses se sont déroulées pour qu'il en soit comme ça actuellement. Alors, je passe sur ses développements préliminaires, et j'arrive au point central de la conférence de Huxley : la pensée moderne, dit-il, fait un pas, par rapport aux anciennes théodicées ou cosmodicées, elle a acquis des connaissances scientifiques, elle admet que grâce à ces connaissances scientifiques, on a acquis des moyens, des outils pour améliorer les choses, et on est d'accord sur le point que, si on peut améliorer les choses, il faut le faire. Question : "Dans quelle mesure le progrès des connaissances au 19^e siècle, et en particulier l'acquisition de la théorie de l'évolution, dans quelle mesure cela peut-il nous aider dans cette tâche, d'avoir à améliorer les choses ?"

Les partisans de l'éthique de l'évolution, dit Huxley, comme Spencer, les partisans d'une éthique de l'évolution ou d'une éthique évolutionniste, avancent des faits, à l'appui de la thèse que, "les sentiments moraux sont le produit de l'évolution, et que donc, nous allons trouver, grâce à la nature des choses, à la sélection naturelle et à l'évolution, les moyens d'améliorer la nature". Mais, dit Huxley, si les sentiments moraux sont le produit de l'évolution, alors les sentiments immoraux le sont aussi, tout est un produit de l'évolution, et dieu sait s'il existe des sentiments immoraux, y compris chez les êtres humains ! "Le meurtrier, dit-il, suit la nature aussi bien que le philanthrope, mais il n'y a pas tellement de philanthropes que ça !"

"Les partisans d'une éthique évolutionniste, disent aussi, continue Huxley, que les perfectionnements moraux, comme les perfectionnements biologiques, organiques, résultent du processus de sélection et de la lutte pour l'existence". Le processus de sélection sélectionne toujours les meilleurs..., donc ça s'élève, ça progresse. "Même en évitant, dit-il, de parler de la sélection des plus aptes", parce que la formule de Spencer a été très controversée, dès qu'elle a été émise, il est pourtant patent, d'après Huxley, que ce que nous appelons "le progrès social", aujourd'hui, au 19^e siècle, va à l'inverse de la sélection naturelle. Ce que nous appelons "le progrès social", les réformes sociales que nous faisons, tendent à ce que les faibles soient aidés et non pas éliminés. "Nous ne voulons pas", dit-il, il n'y a qu'à regarder ce que nous faisons, nous ne voulons pas d'une "vie de gladiateur", c'est son expression, or la sélection naturelle nous mettait en posture de toujours mener une vie de gladiateur, de toujours vouloir nous affirmer contre les autres, les uns contre les autres. Certes, dit-il, il y a des fanatiques qui pensent que la même lutte pour l'existence, qui a fait merveille dans l'évolution biologique puisqu'elle a donné des espèces toujours plus complexes, toujours plus perfectionnées, en

culminant avec l'espèce humaine, qui est vraiment une espèce merveilleuse..., donc il y a des fanatiques qui pensent que, cette même lutte pour l'existence, entraînera une évolution morale, comme elle a entraîné une évolution des organismes. Mais, nous devons comprendre, affirme-t-il, et c'est là qu'il se met au travers de toute une ambiance, et qu'il a mis très mal à l'aise tous ses anciens amis, "nous devons comprendre, dit-il, que le progrès moral, dans nos sociétés, requiert que l'on combatte la sélection, et non pas que l'on aille dans son sens". Le progrès moral requiert que l'on impose à la nature des fins humaines, et les fins humaines ne sont pas les résultats de la sélection. Et les connaissances que nous sommes en train d'acquérir, et qui nous font connaître la sélection naturelle, nous permettent de "corriger" la nature avec un certain succès. Il ne s'agit pas d'aller dans son sens, il s'agit de la corriger.

L'histoire des civilisations continue Huxley, montre d'ailleurs que les hommes, sur cette Terre, ont su "imposer leur ordre", qui est différent de l'ordre naturel, d'abord grâce au progrès des connaissances en physique et en chimie, on éclaire les rues dans les villes maintenant, c'est quelque chose qui n'existait pas dans la nature et c'est un progrès, grâce à la physique, et, il va se passer la même chose avec les connaissances en physiologie, en biologie de l'évolution, en psychologie, en sciences politiques, nous allons apprendre à "contrer" les résultats de la sélection naturelle. C'est, dit-il, un travail colossal, mais nous pouvons modifier nos conditions d'existence, nous avons constaté que nous commençons à le faire, nous pouvons peut-être même aussi modifier la nature de l'homme, ça ne veut pas dire que nous supprimerons tous les maux et toutes les souffrances, mais on peut diminuer les maux et les souffrances, on peut améliorer les conditions de vie des êtres humains et ça vaut mieux que de fuir le problème comme l'avaient fait nos prédécesseurs avec leurs théodicées et leurs cosmodicées. Cette conclusion activiste, est aussi une conclusion qui met la science au service d'une réforme de l'organisation de l'ordre humain, qui tend à "la rébellion contre", un ordre cosmique, et ce caractère de rébellion contre l'ordre cosmique est encore accentué dans l'opuscule, l'introduction à la conférence qui a été publiée avec elle, et qui s'appelle "Les prolégomènes". Dans "Les Prolégomènes" (fin CD 1 & CD 2 :)

L'état naturel à l'état de l'art, et présente l'intervention "humain" comme l'intervention d'un artiste qui corrigerait ce que la nature fait d'erroné, ou de

répréhensible, et il souligne dans ses "Prolégomènes" que, les interventions humaines n'ont pas la même allure que la sélection naturelle, ne suivent pas les mêmes lois que la sélection naturelle, les interventions humaines ne sélectionnent pas en supprimant les incapables. Il y a la même différence entre ce que le cosmos fait quand il est tout seul, et ce que l'homme fait quand il intervient, qu'il y a entre la nature sauvage et l'ordre mis par un jardinier dans un jardin. Au point que, on a interprété ce texte de Huxley comme disant que, le but de l'intervention humaine est de rattraper le péché originel, qui est dans la nature, et de recréer le jardin d'Eden. Mais l'intervention humaine est appelée par Huxley, "le processus éthique", et il est conçu de sa part comme étant un processus "éducatif", qui n'a pas du tout le même rythme que le rythme de la sélection naturelle. Alors, il insiste par exemple sur le point que, "la règle d'or", ou règle de réciprocité, fait aux autres ce que tu voudrais que les autres te fassent, "ne découle absolument pas du processus cosmique, que cela n'a rien à voir avec l'ordre naturel, il n'y a pas de réciprocité dans l'ordre naturel, et cette règle d'or doit être apprise, et... l'inconvénient de l'imposer comme discipline dans le groupe, c'est que si on l'applique trop bien, elle est trop contre-performante par rapport à la sélection naturelle. C'est-à-dire, si vous adoptez dans un groupe, la règle "fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse dans la même situation", vous ne punirez pas les voleurs, parce que si vous-même vous aviez volé, vous n'aimeriez pas que l'on vous punisse, vous aimeriez que l'on vous pardonne, or vous allez pardonner à tout le monde. Mais si vous commencez à être bienveillant comme ça, il n'y a plus de groupe, le groupe va se défaire, le groupe nécessite tout de même une certaine discipline et donc quelques punitions, mais donc, un "reste" de sélection, quand même. Huxley souligne aussi la difficulté de l'entreprise car, Darwin comme lui-même, conçoivent la sélection de groupe comme favorisant la sympathie à l'intérieur du groupe, mais pas du tout à l'extérieur !, c'est-à-dire les groupes se combattent les uns les autres, et ce qui est "bon" entre les membres du groupe, est "mauvais" comme conduite, à l'égard des membres extérieurs au groupe. Vous ne devez pas tuer vos congénères, mais quand vous faites la guerre aux autres, il vaut mieux les tuer. Donc, la règle appliquée n'est pas la même, à l'intérieur du groupe et à l'extérieur. Et, si vous vous posez la question de l'élargissement du groupe, jusqu'où pouvez-vous l'élargir, en conservant cette distinction, d'un intérieur et d'un extérieur, et s'il n'y a plus d'extérieur, il n'y a plus de groupe ! Les sociétés humaines, notera Huxley, jusqu'ici ont évolué grâce à la guerre, en se faisant la guerre les unes

aux autres, la guerre suscite des progrès, les sociétés ont évolué parce qu'il y a sélection de groupe, on peut dire "on va supprimer la sélection à ..., "civiliser" à l'intérieur de la société", mais ça suppose la guerre entre groupes. Je crois vous avoir donné, oui, je vous ai donné... deux petits extraits de Huxley, l'un de la conférence elle-même, l'autre des "Prolégomènes", je lis en traduisant, "comprendons une bonne fois que le progrès éthique de la société dépend non pas de l'imitation du processus cosmique, bien moins de la capacité à ne pas la regarder, mais, le progrès consiste ou dépend de la façon dont on combat le progrès cosmique." Ça peut paraître une proposition audacieuse, de mettre en opposition le microcosme que nous sommes avec le macrocosme, l'Univers entier, et, de mettre l'homme en position de renverser la nature, de contester les fins de la nature, mais, j'ai l'audace de penser que la grande différence intellectuelle entre les temps anciens, dont j'ai parlé dans le début de ma conférence et notre époque, repose dans le fondement solide que nous avons acquis pour conforter l'espoir que cette entreprise peut avoir un certain succès, c'est-à-dire nous avons commencé à expérimenter nous-mêmes la possibilité de faire des réformes qui vont dans notre sens, et sur le caractère contre-performant éventuel des réformes sociales. Huxley s'interroge dans ses "Prolégomènes", "je me demande quelquefois si les gens qui parlent si librement de l'extirpation des incapables, se sont penchés sans passion sur leur propre histoire ? Sûrement, on doit être très bien adapté pour n'avoir pas connu une occasion ou deux dans sa vie où il aurait été très facile d'être placé parmi les incapables. Seulement, si tout le monde est susceptible d'être incapable, on ne sélectionnera plus personne", voilà Huxley. La conclusion de Huxley était assez pessimiste, c'est la postérité pessimiste de Darwin, car il observe à la fin des "Prolégomènes", que les êtres humains ont en eux-mêmes, dans leur constitution biologique, dans leur constitution instinctive, une volonté de s'affirmer qui est la volonté qui a été sélectionnée par le processus de la lutte pour la vie, la lutte pour l'existence et que, la socialisation des individus passe par l'apprentissage du renoncement à cette capacité de lutte "avant tout", de s'affirmer soi "pour" survivre. Certes l'homme est très perfectible par l'éducation, mais il reste menacé par des retours de la violence interne, qui a été sélectionnée en lui par la sélection biologique, et il est menacé aussi, dit-il, de l'autre côté par l'illusion d'une perfection possible, il y a eu beaucoup d'utopies perfectionnistes, et on ne doit pas non plus verser dans l'utopie. La conclusion, c'est "essayons tout de même !", essayons tout de même de construire une civilisation qui

est à l'inverse de l'ordre cosmique, jusqu'à ce qu'après nous, le processus cosmique la balaye.

Je passe maintenant à la période de l'entre-deux guerres et sur le continent européen. La période de l'entre-deux guerres est une période au cours de laquelle la croyance "naïve" dans l'évolution et les progrès qu'elle apporte, a bien diminué. Bergson néanmoins, - Bergson, professeur au Collège de France, pendant plus de vingt ans, prix Nobel de Littérature en 1927, après son départ du Collège de France, il travaille alors pour des institutions internationales. Il a beaucoup travaillé à Genève, et coopéré avec les premiers fondateurs de la Société des Nations, qui était une préfiguration, avant la Seconde Guerre mondiale, de ce qu'a été après l'Organisation des Nations Unies. Après la Seconde Guerre mondiale -, Bergson a écrit tout au début du 20^e siècle, en 1907, un ouvrage intitulé "L'évolution créatrice", ouvrage célèbre, dans lequel il réfléchit sur la création au sens biologique du terme, sur la "créativité biologique" sur notre Terre, et, ce livre montre qu'il a, à la fois le sens de l'unité de la vie sur la Terre et de la capacité de l'élan de vie, à créer de nouvelles espèces, à se ramifier en toutes sortes d'espèces différentes, ceux-là sans plan pré-établi. Il dit déjà dans "L'évolution créatrice", qu'il y a dans l'évolution un élan mais pas de plan !, et c'est tout à fait fidèle à Darwin, et que l'élan de l'évolution, pousse à la divergence et donc à la diversification, ce qui est aussi très fidèle à Darwin. En 1911, il est invité à faire une conférence à Birmingham, et cette conférence est une sorte de synthèse de la philosophie qu'il enseigne au Collège de France, et qui est fondée, entre autres, sur la méditation de la créativité évolutive. Dans cette conférence, il reprend des idées de l'évolution créatrice, c'est-à-dire il dit que, "la nature, je le cite, apparaît comme une immense efflorescence d'imprévisibles nouveautés", "imprévisibles" parce qu'il n'y a pas de plan, "efflorescence" parce qu'elle va dans des sens divergents, mais, dit-il, une fois que la forme du vivant a été dessinée par l'évolution, cette forme se fige et se répète, et cela devient un stéréotype de l'évolution. "Par contre, chez l'homme moral, le mouvement vital", je cite, "se poursuit sans obstacle, lançant à travers cette œuvre d'art qu'est le corps humain et qui l'a créé au passage, le courant indéfiniment créateur de la vie morale". Cette phrase suggère qu'en 1911, Bergson a l'intuition que, l'élan de vie qui est à l'œuvre sur la Terre, et qui a donné consistance à tant d'espèces végétales et animales vivantes et à l'espèce humaine, cet élan, sur le plan biologique, a donné

tout ce qu'il a pu, et s'est figé dans un très grand nombre de formes d'espèces différentes, et, en se figeant, il est retombé sur le plan biologique, il se répète. Par contre, le mouvement vital se poursuit, cet élan, a été relayé dans un élan moral, qui prolonge l'élan vital, voilà en 1901, (?) lance l'intuition bergsonienne, et Bergson alors, soulève un problème, dans cette conférence, je le cite "La société qui est la mise en commun des énergies individuelles, bénéficie des efforts de tous et rend à tous leur effort plus facile", entraide sociale ?, c'est pas possible, il a lu Darwin, Huxley, Spencer, oui, il a lu Spencer, à coup sûr. Et il continue, je cite encore "elle ne peut subsister que si elle se subordonne à l'individu, elle ne peut progresser que si elle le laisse faire, exigences opposées, qu'il faudrait réconcilier." Comment ça exigences opposées ? Oui ! Parce que l'élan vital qui maintenant devient élan moral, s'exprime, ou sa créativité s'exprime dans des individus, mais la société, elle, a besoin d'ordre et elle se fige dans un ordre, et il y a une sorte d'opposition entre l'élan créateur qui passe par l'individu et la retombée de l'élan qui est dans l'ordre social. Résumons la pensée de Bergson, à ce stade : il y a une créativité morale qui passe par des actions individuelles généreuses, allumant dit-il, des foyers de générosité, et qui s'épanouit donc dans la société. Alors pensez aujourd'hui aux organisations humanitaires, pensez à l'abbé Pierre, pensez à tout ça, il y a des élans de créativité morale, cette créativité morale est en continuité avec la créativité vitale, chaque espèce vivante est une espèce d'oeuvre d'art et chaque oeuvre morale est une autre espèce d'oeuvre d'art, mais, il y a cette différence entre la vie, la biologie, et la morale, que dans les formes vivantes, dans la biologie, l'élan patine et la forme se répète tandis que la créativité morale, nous la voyons à l'oeuvre et en mouvement.

Vingt ans plus tard, 1932, Bergson publie enfin son livre de morale, attendu depuis longtemps, médité très longuement, dont l'accouchement a été sûrement difficile, ce livre s'appelle "Les deux sources de la morale et de la religion", 1932. Ce livre contient grosso modo deux chapitres sur l'obligation morale et deux chapitres sur la religion, je laisse de côté ce qu'il dit de la religion, je me concentre sur ce qu'il dit de la morale. Au début de son livre, Bergson insiste sur l'expérience de l'obligation, obligation morale du devoir, ce qu'il faut faire, ce que l'on doit faire, la discipline morale qu'on impose aux enfants dès qu'ils sont tout petits, crée dit-il, des habitudes, des habitudes qu'ensuite nous prenons pour une nature, tellement elles nous sont familières, et elles induisent un "conformisme", au point que nous disons que ce qui transgresse ces habitudes n'est pas naturel, par exemple, la masturbation

c'est pas naturel. Mais si ! c'est naturel ! C'est naturel... mais c'est interdit ! Et nous avons tellement été entraînés à cette obligation de "ne pas", que, il ne nous paraît pas naturel de le faire.

La conformité fait que l'on se sent intégré à la société. L'obligation est confortable, parce qu'elle dispense de réfléchir. Mais, une société figée sur ses obligations, est une société qui se rapproche et qui nous rapproche des sociétés, Bergson l'appelle "société close". Close aussi parce que limitée à un groupe, les obligations à l'égard des membres du groupe, à l'intérieur de la société, étant différentes et quelquefois complètement opposées aux obligations que l'on a à l'égard des membres extérieurs à la société. Les pillages, les viols, les meurtres, les mensonges, c'est tout bon en cas de guerre, avec l'ennemi, c'est tout mauvais, à l'intérieur de la société. La clôture de la société se rompt et l'individu sent cette rupture en lui-même, à la rencontre d'un homme de bien, qui incarne une morale de l'humanité. L'amour de l'humanité, voire "l'amour de la nature entière" !, Saint-François d'Assise. Cette rencontre déstabilise le conformisme réglementaire auquel on est habitué, en le prenant par la voie émotionnelle, la rencontre suscite l'émotion, elle touche, elle ébranle, elle "dilate", dit Bergson, elle entraîne, et l'émotion est génératrice de changements créateurs. On surprend ici sur le fait, le processus créatif : "l'ébranlement de l'émotion qui suscite la création". Le héros, le saint, Gandhi, l'abbé Pierre, le héros, le saint ne prêche pas, il montre, et par ce qu'il montre, il libère et communique un élan, cet élan est contagieux, on veut en faire autant. La morale close est alors exposée à s'ouvrir, on se pose des questions, on sent un appel, on se demande pourquoi on traite ses ennemis moins bien que ses amis. La morale du groupe se "dilata" aux dimensions du monde, et du coup, elle craque. Il faut renoncer à l'esclavage, il faut renoncer à l'exploitation des gens que l'on a colonisés, il faut renoncer à son sentiment de supériorité à l'égard de l'étranger, etc., "la société ouverte, dit Bergson, est un idéal". Ce n'est pas une réalité, c'est une société mystique, qui n'est pas plus réalisable entièrement que n'est réalisée la société purement close, qui serait parfaitement automatisée, où tout le monde obéirait à la règle sans même s'en rendre compte... Mais, le fait que la société puisse s'ouvrir, que la morale puisse s'ouvrir, de cette façon, par la voie émotionnelle, est une incitation pour la raison ou pour l'intelligence, à se poser un problème et à élargir la justice close, vers la charité universelle, autrement dit, à inventer des formes sociales nouvelles. On sent là derrière, le travail que Bergson a

pu faire pour une société internationale comme la Société des Nations qui justement se pose ce problème, de l'ouverture de sociétés qui chacune ont leurs petites règles, sur une manière d'ensemble de se mettre à fonctionner, les uns en harmonie avec les autres, et Bergson commente un petit peu ce qu'il entend à partir de là, par "éducation morale", l'éducation morale est à la fois un dressage, une discipline, qu'il faut acquérir et qu'il faut inculquer, et qui reflète un stade dépassé de l'évolution, un stade déjà acquis, et puis l'éducation est en même temps rencontre, expérience émotionnelle, qui pousse l'évolution un pas plus loin. L'un comme l'autre, sont dans le prolongement de l'élan biologique, élan retombé dans un cas, élan qui retrouve son mouvement dans l'autre. C'est le sens de la petite phrase que j'ai mis en exergue, en épigraphe au document d'aujourd'hui, "toute morale, pression, coercition, ou aspiration, élan, est d'essence biologique", toute morale est d'essence biologique ! C'est le même élan vital qui est l'élan moral et l'élan vital retombé, ou l'élan moral retombé, qui fait la société close. Vu ?

Dans la quatrième partie du même livre, "Les deux sources..." Alors, vous avez vu les deux sources !? Les deux sources, le même élan et ses deux formes. Dans la quatrième partie du même livre, intitulé "Remarques finales", Bergson pose un problème, dont on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il est le problème de Huxley !

La socialisation, dit-il, va dans le sens de l'élan de la vie, on l'a dit, l'élan vital est prolongé par l'élan moral, l'élan moral retombe en habitudes, en stéréotypes moraux, mais il a aussi des inspirations morales. Et la socialisation est complètement naturelle, ne serait-ce que dans le fait que, dans les espèces vivantes, à partir de la reproduction sexuée, la cellule familiale est inventée, et la cellule familiale est une société naturelle et le germe de toutes les sociétés, donc la socialisation est bien dans le prolongement de la nature. L'élargissement du cercle social, l'élargissement au moins modéré du cercle social, de la famille à la famille élargie, aux amis de la famille, etc., l'élargissement du cercle est aussi dans le sens de l'élan de vie, l'élan de vie qui se prolonge dans l'élan moral et qui incite, à travers le facteur émotionnel à avoir de la sympathie pour plus éloigné que soi. On voit bien que cela n'a rien de contradictoire avec ce que fait la vie biologique, puisque, dit Bergson, à plusieurs on se défend mieux, donc, on survit mieux... Oui, mais ! Ça veut dire que l'organisation sociale, si elle est dans le courant de la vie, est aussi une organisation faite pour la guerre, contre ce qui est au-dehors du cercle ! Et de fait, dans les familles comme

dans les petits groupes, ou dans les groupes plus larges, on voit émerger des chefs, on voit que les chefs mettent à mort leurs rivaux, qu'ils réduisent en esclavage un certain nombre de membres de la tribu, éventuellement ramassés chez l'ennemi, et agrégés à la tribu, on voit que l'oligarchie ou la monarchie est un phénomène naturel, dans l'ordre des choses, et que la démocratie est un phénomène très tardif dans les organisations sociales. Les premières déclarations des Droits de l'Homme, dit Bergson, la Déclaration d'Indépendance américaine, 1776, la Déclaration des Droits de l'Homme française, 1791, laissent subsister..., or ce sont..., on y perçoit, dit Bergson, je cite "un grand effort en sens inverse de la nature", je ne l'ai pas inventé, c'est dans Bergson ! Un grand effort en sens inverse de la nature, et pourtant ! Ces déclarations laissent subsister de fortes hiérarchies, de fortes différences sociales, pas plus la Déclaration d'Indépendance américaine que la Déclaration française des Droits de l'Homme, la première, ne concernait vraiment les femmes euh..., ni les enfants, ni les gens qui ne votaient pas, et le suffrage était censitaire, et Bergson de commenter qu'il reste en nous un fond de cette nature défensive ou belliqueuse, un fond de peur de l'étranger, ou de méfiance des autres, à priori, "naturelle". Il a été frappé, dit-il, à la Déclaration de guerre, par l'exaltation des peuples, les gens étaient enthousiastes, quand la Première Guerre mondiale, en Allemagne comme en France, quand la Première Guerre mondiale s'est déclarée, il est frappé aussi dit-il, par l'amnésie d'après la guerre. On oublie les souffrances de la guerre, on les oublie très vite, les jeunes générations n'en ont aucune idée, et il met en parallèle cette amnésie avec ce que les médecins, les obstétriciens mentionnaient souvent à cette époque, l'amnésie chez la femme des souffrances de l'accouchement, après l'accouchement. Pendant l'accouchement, c'est horrible, mais après l'accouchement on ne se souvient plus de la souffrance. Bergson note aussi, je le cite encore "l'instinct profond de guerre que recouvre la civilisation", "recouvre", comme d'un manteau", et il mentionne des équivalents de guerres qui subsistent dans la société contemporaine, guerre économique, organiser la famine chez les gens que l'on n'aime pas, faire un blocus, exploiter, coloniser, ou simplement, vouloir à tout prix la croissance pour soi, au détriment des autres, forcément ! C'est-y pas très contemporain cette réflexion, hein ? Cependant, dit-il, quelques-uns, quelques individus inspirés, les fondateurs de la Société des Nations, savent que, et je vous ai donné la petite phrase, "il n'y a pas de lois historiques inéluctables mais il y a des lois biologiques". Il constate aussi, c'est encore dans cette dernière partie des "Deux

sources", je le cite et je vous l'ai cité dans le document, "l'humanité gémit à demie écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits, elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle, à elle d'abord de voir si elle veut continuer à vivre, à elle de se demander ensuite si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre, l'effort nécessaire pour que s'accomplisse jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'Univers, qui est une machine à faire des dieux." Ça c'est la fin des "Deux sources", c'est une phrase très obscure sur laquelle on a beaucoup glosé, ce que j'y note c'est que, sur notre planète réfractaire, il est question d'accomplir la fonction essentielle de l'Univers. Huxley disait, "il faut aller CONTRE l'ordre cosmique", il faut braver l'ordre cosmique. Bergson, plus conciliant dit, "il faut accomplir l'ordre cosmique en le transformant en un autre ordre". Lequel ? On ne sait pas.

En tout cas, la fin de l'ouvrage de Bergson, indique qu'à ses yeux, l'organisation sociale est de plus en plus le fruit d'une volonté collective qui est une volonté rationnelle, c'est-à-dire à mesure que le cercle des nations s'élargit, que les nations négocient les unes avec les autres des ententes, qu'elles forgent des constitutions, qu'elles se donnent des institutions, qu'elles échangent des technologies, dans cette mesure les organisations sociales sont rationnelles et volontairement installées par les hommes, mais les individus biologiques, restent comme les a faits la nature, les individus sont des produits de la nature et ils restent ce que la nature les a fait, aptes pour la sélection naturelle, c'est-à-dire belliqueux, c'est-à-dire agressifs, et aussi sujets à la peur, qui rend encore plus agressif éventuellement, et l'aptitude à se mettre en bande, en bande spontanée, pour agresser d'autres bandes, est une aptitude naturelle, et biologique chez l'homme. Il faut faire avec ça ! Et Bergson conclut ceci, que, ayant construit une machinerie puissante, et rationnelle, de gestion collective, servie par la science, servie par des technologies de productions, des technologies d'échanges tout à fait magnifiques, l'humanité aujourd'hui se plaint, d'être écrasée par ce qu'elle a fait elle-même, d'être écrasée par la bureaucratie, écrasée par l'industrialisation, j'ajouterais, mais cela n'est pas dans Bergson, on se plaint des codes barre, de la numérisation de tout, d'être devenu un chiffre, tout est automatique, que dans le métro on n'a plus des contrôleurs humains mais des machines, et Bergson répond, "C'est un grief mal placé". C'est un grief mal placé parce que, si cela simplifie la vie, c'est bon. Et il donne un petit exemple qui me paraît merveilleusement éclairant, l'exemple du chapeau américain, je le cite : "On a reproché aux Américains d'avoir tous le même

chapeau, mais la tête doit passer avant le chapeau ! Faites que je puisse meubler ma tête selon mon goût propre et j'accepterai pour elle, le chapeau de tout le monde". Vous vous plaigniez que l'industrialisation a tout mécanisé, uniformisé, rationalisé,... c'est pas de cela qu'il faut se plaindre ! Mettez-y un peu de cervelle ! Mettez-y un peu de pensée ! Ce dont nous avons besoin, c'est d'individus qui laissent passer l'inspiration morale qui permettrait d'utiliser toute cette machinerie que l'on a construite, de façon judicieuse, et c'est de ça que l'on manque, dit Bergson, en terminant. Mais, il ne suffit pas de le dire...

Je vois que m'étant attardée sur Darwin et Bergson, je ne vais pas arriver au bout de mon chemin, mais je voulais parler aussi d'un contemporain de Bergson, qui n'est pas un philosophe mais un médecin, et qui dit d'une certaine façon, ou tend à dire d'une certaine façon la même chose que Bergson, à savoir que, "rentrez en vous-même et laissez passer l'inspiration", mais dans une tonalité tout à fait différente, bien qu'elle soit aussi la tonalité d'une réflexion sur l'évolution biologique. Charles Nicolle a été directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, il a eu un prix Nobel de Médecine, pour avoir découvert le rôle du pou dans la transmission du typhus, il a été professeur au Collège de France. À la fin de sa vie, entre 1932 et 1936, il était sourd, et quand il dit que "la nature est sourde", il sait ce que cela veut dire. Charles Nicolle a publié, en 1934, c'est-à-dire deux ans après le livre de Bergson, c'est tout à fait la même époque et la même ambiance politique, Charles Nicolle publie un livre, qui s'intitule "La nature, conception et morale biologique". En fait le livre est partagé en deux : un, conception biologique de la nature deux, morale biologique. Conception biologique de la nature, c'est ce que nous devons savoir pour construire notre morale. Charles Nicolle a, comme beaucoup que j'ai mentionnés, l'idée que, ce que la science découvre est utile pour construire une morale, que l'on ne peut pas ignorer ce que la science nous apprend de la nature, ce que la connaissance nous donne de la nature. La nature, dit-il, dans sa première partie, partie qui commence avec une petite citation **d'Alfred de Vigny**, d'un poème de Vigny, "vivez froids de nature". La nature, dit Charles Nicolle, on dit qu'elle est bonne, elle n'est pas bonne ! On dit quelquefois qu'elle est méchante ! Mais elle n'est pas méchante non plus ! Elle n'est ni cruelle ni bienveillante, elle ne nous veut ni bien ni mal, elle est ce qu'elle est, la nature est ce qu'elle est. Je le cite, "aveugle, illogique, elle va", ou encore, je le cite "sourde à nos plaintes". La nature va son travail, à savoir, elle assure la continuité de la vie en renouvelant les individus. Elle est indifférente aux individus, l'important c'est

d'assurer la continuité de la vie, l'individu est un passage, c'est une mère sans amour. Elle est maternelle, pour ceux qui réussissent, et qui parlent de la bonne nature qui leur a donné la chance "de", c'est une marâtre pour d'autres, qu'elle maltraite, mais elle ne veut, ni mater, ni maltraiter.

Les échecs des vivants sont plus nombreux que les succès, et il faut voir à quel prix la continuité de la vie est maintenue par la nature. Je cite, "la nature fait reposer la pérennité de la vie sur une lutte implacable entre les êtres". On dit que la nature "assure des équilibres", et on parlera, beaucoup au 20^e siècle, d'équilibres écologiques. Ces équilibres, note Charles Nicolle sont changeants, ces équilibres sont opportunistes, disons que la vie se maintient, par correction de rupture d'équilibre, c'est-à-dire en passant d'un équilibre à un autre. Exemple d'équilibre, "nous sommes contaminés par un microbe, - Charles Nicolle est un spécialiste de bactériologie -, nous sommes contaminés par un microbe, nous faisons une maladie et puis nous récupérons, nous nous immunisons contre le microbe, la nature rétablit un équilibre et notre vie se poursuit, et c'est important, au moins jusqu'à ce que nous nous soyons reproduits, parce que la tâche c'est d'assurer la reproduction. Les hommes essaient de corriger les équilibres un peu mieux que la nature, c'est-à-dire les pasteuriens vaccinent les enfants, la vaccination ça prend trois secondes, alors que la vaccination naturelle c'est long, c'est long et puis c'est aléatoire, des fois quand on attrape la maladie on en meurt. "Mais attention !, dit Charles Nicolle, la bienfaisance est une science qu'il faut apprendre..., entre des mains incompetentes, c'est un désastre !" Et de citer un fait qu'il a observé quand il était interne pendant ses études de médecine : vous croyez faire du bien en recueillant ensemble des enfants dont les mères sont malades à l'hôpital. Les mères sont hospitalisées, l'Assistance Publique prend les enfants, tous ensemble, parce que les mères ne peuvent pas s'en occuper pendant qu'elles sont malades, et ces enfants se transmettent allègrement toutes les maladies de leur mère. Bêtise ! Humanitaire... Quel est le destin de l'homme ? Conserver sa vie, la transmettre. Quel est notre meilleur bien ? Notre cerveau répond Charles Nicolle, "tant vaut notre cerveau, tant vaut notre avenir". Les progrès que nous alléguons, par exemple la vaccination, sur la vaccination spontanée, les progrès n'en sont pas, sauf momentanés, ou individuels ou transitoires, les changements oui, les changements sont permanents, appeler ça "progrès". La nature en tout cas n'a pas de plan, elle ne poursuit aucun but, elle change, on ne peut pas dire qu'elle progresse. La vie sur Terre est limitée.

La vie a commencé, on peut penser qu'un jour elle s'éteindra. Pouvons-nous spéculer, demande finalement Charles Nicolle, une éternité de la vie à l'échelle de l'univers ? Des germes de vie qui se promèneraient dans l'univers, qui ont ensemencé la Terre et puis qui ensemenceraient d'autres planètes ou en ont déjà ensemencé d'autres, et de cette façon, une éternité de la vie à travers les changements de l'univers, nous n'en savons rien. Alors ! Comment nous conduire, en face de cette nature ? Morale naturelle, morale biologique, une morale qui tient compte de la connaissance biologique. Là encore, en épigraphe, une petite parole attribuée à Épictète mais qui est bien réminiscente d'Alfred de Vigny, "les combats désespérés sont les plus beaux". Ça c'est Huxley "pessimiste pessimiste", quoi que. De cette représentation de la nature que la science nous donne, dit Nicolle, nous tirons une attitude. Ce que la science nous apprend nous crée une obligation morale de nous conduire..., comment ? Certains trouvent dans la religion leur inspiration, d'autres la trouvent dans la science. Charles Nicolle pense qu'il n'y a pas grande différence entre les deux, qu'il y a en tout cas une communauté d'assise, et ce qu'il appelle la "communauté d'assise", c'est l'inquiétude de ce que l'on va devenir, la crainte de catastrophes et l'espoir d'une protection providentielle, ou d'une survie à la mort, ou de quelque chose comme ça. Maintenant, ce qui caractérise le croyant, et d'une certaine façon dit Charles Nicolle, il est heureux de cela, c'est qu'il pense qu'il y a un ordre voulu par dieu, ou qu'il y a une volonté qui lui est supérieure, et il se soumet à cet ordre qui lui est supérieur. Je le cite, "un dieu est un refuge", c'est respectable, mais on n'en sait rien !, et cette ignorance est partagée par le croyant et l'incroyant. On n'est pas sûr qu'il y a un dieu ou une providence ou un ordre. Nicolle lui, se dit incroyant, et son programme est donc celui d'une morale inspirée de la biologie, qu'il appelle "morale biologique". Il propose de se laisser guider par un état biologique, qui est la joie, pas le bonheur, la joie. La joie qui vient, dit-il, de l'amour du juste, et ce qu'il appelle le "juste", c'est à la fois au sens de justice et de justesse. Il faut, dit-il, s'attacher, puisque la vie est équilibre, déséquilibre, rééquilibration, déséquilibre de nouveau, rééquilibration, il faut s'attacher à créer des équilibres momentanées qui soient harmonieux, des états provisoires et fragmentaires, la vie est changement, ces états passent, mais, on doit en même temps éviter ce qui biologiquement se condamne soi-même, ce qui est destructeur, à savoir la guerre, le massacre, essayer de remplacer les équilibres de la concurrence vitale par ceux de la solidarité, momentanée, non pas entre tous les vivants en général, c'est bien trop

grand pour nous, mais à l'intérieur de la sphère humaine, c'est déjà beau si nous y réussissons, quelques équilibres, momentanés, harmonieux, à l'intérieur de la sphère humaine, cela suppose la tolérance, entre nous, le respect des différences, et c'est le sens qu'il donne à la devise républicaine dans son mot "fraternité". Il termine en disant quelque chose qui nous rappelle Bergson dont je viens de parler, "nous avons besoin de tendresse, la nature ne nous en donne pas", certains la cherchent dans la religion, et, l'histoire de l'homme-dieu, du dieu qui s'est fait homme, dans la religion chrétienne, donne quelque chose comme cette tendresse. Mais, celui qui n'a pas la consolation de la religion reste avec son besoin de tendresse, et il est tenté de se plaindre, "le ciel est sourd, la nature ne répond pas", non, la nature est indifférente ! Il faut dit-il, cesser de se plaindre, et c'est le dernier mot de sa sagesse, cesser de se plaindre, accepter que les choses soient comme elles sont, que la nature soit ce qu'elle est, et revenir en soi-même, en aimant, je le cite, "cette forme éphémère que nous sommes, et en étant, pour ainsi dire, notre propre œuvre d'art". Susciter des équilibres harmonieux, et chercher l'émotion dans la création de quelque chose qui est comme une œuvre d'art, momentanée, la création humaine, la création du premier homme que l'on peut créer, c'est-à-dire soi-même.

Je vais m'arrêter là. Quand on voit que des sagesse aussi opposées, qu'une sagesse stoïcienne, comme celle de Charles Nicolle, et qu'une sagesse "Société des Nations", comme celle de Bergson, dérivent de la biologie darwinienne, on se dit que peut-être la morale ne dérive pas "directement" de la biologie, mais le passage, s'il reste mystérieux, doit bien être un passage quand même puisque l'espèce humaine est issue d'espèce animale, et que, nous sommes biologiques et sociaux, avant d'être rationnels etc. Je reviendrai peut-être sur l'énigme avec la réflexion contemporaine, qui s'étale sur des milliers et des milliers de pages et chez des milliers d'auteurs, qui ont tourné dans tous les sens ce problème, sans que la solution ait encore complètement émergé.

Je vous remercie.

Applaudissements.